

L'ARCHITECTONIQUE

L'architectonique

Kant et le problème logique de l'ontologie
dans la *Critique de la Raison Pure*

Marc Peeters

Préface de
Jean-Maurice Monnoyer



CHISOKUDŌ

Illustration: Jonathan Derrne

Copyright © 2016, Chisokudō Publications

ISBN: 978-1540740731

Nagoya, Japan

<http://ChisokudoPublications.com>

A Jean-Pierre Pennec

Per speculum et in aenigmate

Preface

Dans son *Architectonique*, Marc Peeters relève un défi remarquable qui consiste à pratiquer une histoire de la philosophie prospective – non plus historiographique, ni engoncée dans un cadre herméneutique. De quelle prospective s’agit-il, dès lors qu’il n’est pas question de s’interroger sur le devenir ou sur l’actualité du kantisme? Revenant avec un brio certain et une science avertie sur le texte de la *Critique de la Raison Pure*, il se livre à un examen rigoureux en trois grands moments intitulés: *Eléments*, *Sphère*, *Méthode*, opérant un commentaire brillant des considérations développées par E. Kant dans le court chapitre éponyme de son «Architectonique». Un chapitre, il est vrai, riche de trouvailles, de distinctions et d’aperçus, éclairant tout le procès interne de la *Critique*. Dans cet essai-ci, les concepts kantien sont d’abord rapatriés sur un plan de travail notionnel avant qu’ils ne fassent l’objet d’un ré-emploi parfaitement inattendu. Loin de la scolastique kantienne, le livre de Marc Peeters vise en effet à montrer au final que l’ontologie de Lesniewski (1886–1939) est préformée dans la critique de Kant, et sous ce rapport il y a une histoire prospective et non rétrospective qui est illustrée pour le lecteur dans la transformation même de l’idée du concept mathématique d’*existant*, qui échappe et se soustrait à celui d’objet transcendantal = x . Bien que Lesniewski apparaisse peu (voir le § III,6 de *Méthode*), l’inventeur de la méréologie et l’objecteur de Russell est le témoin *critique* de cet ouvrage, si l’on peut le dire ainsi, non sans précaution. – Le livre de Marc Peeters reste difficile d’accès pour cette raison simple qu’il présuppose une immersion dans la grande *Critique* et une compréhension des étapes

constitutives de son déploiement, que ce soit par le rappel de la Correspondance de Kant ou par le guidage des textes pré-critiques. D'autres outils sont forgés par Marc Peeters dans son atelier méditatif: celui de *discrépance* et celui de *simulacre*, par exemple, qui jouent un rôle essentiel dans cette reconstitution du travail analytique de la raison qui est aussi qualifiée par lui d'« auto-destruction », du moins dans le modèle argumentatif tel qu'il nous est proposé. Ces deux termes l'indiquent assez. Tout se passe comme si la positivité de la rationalité était elle-même prise en tenaille, suspendue par Kant au dessein supérieur d'une métaphysique *scientifique* qui ne se peut constituer néanmoins; et de fait cette même raison est emportée dans un mouvement plus large qui ne l'entraîne pas vraiment au vertige du scientificalisme. Un autre couple de concepts prend aussitôt la relève de cette « apparente » *abolition du temps* qui semble participer au noyau dur du projet de la *Critique*, avec les notions de *reprise* et d'*historicité*. Cette historicité que Peeters considère comme purement transcendantale, et par là *a priori*. On le voit, l'auteur ne fait aucune concession aux usages en considérant que la philosophie se doit de remodeler sa matière dans la considération d'objectifs qu'elle a elle-même fixés, lesquels sont par définition essentiellement spéculatifs. D'où cette écriture à la fois enveloppante et précise, qui met au rouet les kantien orthodoxes. La succession *apriorique* du temps est en effet schématisée par la quantité, mais ne saurait jamais se concilier avec le temps de la conscience.

L'architectonique propose donc, tel que nous la découvrons sous la plume de Marc Peeters, une expérience de lecture, et il faut le dire, elle force le respect si son souci n'était déjà que de refonder la logique de la science symbolique sur les bases raturées du kantisme: sauf que ce n'est pas *non plus* exactement le cas. Pour l'auteur, une des raisons secrètes de son livre, est de montrer que la logique formelle symbolique de nos contemporains appartient au *simulacre* de l'espace-temps dans sa syntaxe et son projet de neutralisation de l'ontologie. On lit nonobstant dans ces pages un commentaire de haut vol, très sérieusement travaillé par la sémantèse des concepts que je me défendrai de résumer. L'intri-

cation des pages sur le schématisme et de celles consacrées à la conscience provoque d'emblée une rencontre chez le lecteur: elle annonce la convergence métaphysique spéculative de la raison pure pratique, au-delà des limites de la connaissance, vers ce qu'il appelle *l'indicible*, *l'inexponible* ou *l'inattingible*, quand on suppose franchies les limites de la discursivité. L'auteur nous dit, par exemple: *on ne sait pas s'il y a jamais eu, s'il y a ni s'il y aura jamais une action morale dans le monde*. Parce qu'en effet, la métaphysique des mœurs (qui fait pendant à la métaphysique scientifique) ne peut pas prescrire de *faits normatifs* qui seraient dans le monde objectif, tout de même que la liberté n'est évidemment pas phénoménalisable. Il y a une discrédance absolue entre l'impératif catégorique et la sensibilité, c'est-à-dire une *discordance* et une *inconvenance*. Cette notion de *discrédance*, maintes fois reprise, est investiguée par Peeters dans les replis ombreux de la *Critique de la raison pure* – sachant que la synthèse ne gît pas dans les ressources du sens interne, mais dans celles du jugement où l'on demande: *comment une logique synthétique a priori est-elle possible?* –: la discrédance est une notion qui reste dans cet ouvrage-ci centrale, parce qu'elle est intrinsèquement temporalisée, associée à la *fluence* du temps. La synthèse obéit certes au *prius* logique, mais elle n'est alors qu'une prothèse du temps « produite » par la matrice de l'imagination. C'est elle qui est objectivée dans le simulacre, parce que cette synthèse est subjectivement impraticable.

Sur le plan technique, Peeters montre aussi que la philosophie kantienne, en rupture avec Wolff et Baumgarten, clôt à sa manière l'histoire de la philosophie ou se présente en tant que métaphilosophie par cette systémique même que décrit l'architectonique. *Le point central est qu'on ne peut produire l'apparence transcendante de l'ontologie dans la logique*. En se référant à l'opérateur d'éternité, foncteur syncatégorématique de Lesniewski = ε , Peeters fait plus que revendiquer l'usage des marqueurs de l'existence = E! (pour ne point traiter ici de la quantification); ce qu'il veut faire entendre est que le symbolisme langagier de la communication et celui de la logique ne sont que l'expres-

sion de de cette *fracture* inaugurant une métaphysique des objets qui n'en demeurent pas moins empiriquement autre chose que des *concreta* de la signification. Que sont-ils? Ils sont donnés au sens externe, soit *a posteriori* mais ne sont jamais connus dans leur matérialité: ce ne sont pas des substrats, physiologiquement perceptibles. L'apparence de la raison logique en ferait sinon des objets contradictoires *dans leur non-existence même*. A tout prendre en pareil cas le rien (le *nihil privativum*) serait l'inévitable résultat de cette commodification des objets soumis à un réalisme empirique en tant qu'ils sont ceux du monde extérieur, mais sans être au sens strict des choses. L'*indicible* et l'*inexponible* sont bien alors les alliés substantifs du transcendantal: ce transcendantal qui n'est jamais *du monde* par définition. Et en pratique, l'abstraction de l'espace et du temps fonctionne, pourrait-on dire, dès l'*Esthétique transcendantale* comme une condition de suspension de toute forme d'*aliquid* – en raison de quoi il nous faut bien l'objet =x pour en tenir lieu, rappelle l'auteur – et de toute matière chosique posée par le sujet cognitif dans la mesure où l'entendement fournit seul ce travail de préformation et d'information. L'originalité de Peeters est de proposer à ce moment un pas de plus: pour lui la raison se saisit dans une auto-désintégration de son pouvoir, refusant justement *la concrétion spatio-temporelle de l'esprit*. Le *cortico ergo sum* comme diraient les neuroscientistes (Stephane Dehaene), est exactement ce que la Raison physiologique du savoir écarte d'un geste décidé: le cortex est l'apparence de rien; c'est une chose en soi.

On devra également considérer ici que l'art de suivre ces détours (cette réminiscence dans le futur qu'évoque Peeters), via la Correspondance de Kant, ou la manière dont est remaniée la terminologie de Baumgarten, interroge directement l'idée-schème de la philosophie: le philosophe n'est pas ce vivant «au masque de plâtre», qui ne fait que ressasser les anciens problèmes, ou se parer des systèmes qu'il a classés, car il doit retrouver sous la matrone décatie évoquée au début de la *Critique* cette métaphysique bien aimée («une amante avec laquelle on s'était brouillé») qui est comme la promesse inespérée de la *Critique*.

A ce titre, le travail de Peeters est hautement remarquable et je suis loin ici de pouvoir lui rendre justice: entre le livre de Frank Pierobon (*Kant et le problème architectonique de la métaphysique*, Millon, 1993) et celui de Pascal Gaudet (*Kant et la fondation architectonique de l'existence*, L'Harmattan, 2011), le sien creuse une vraie différence. Il distingue avec justesse l'apparence ontologique et l'apparence architectonique: car entre le *problème* et la *fondation*, il y a justement le poids de l'apparence qui est le prix à payer pour fonder l'ontologie; – il serait faux, par conséquent, de prétendre hypostasier l'ontologie de l'architectonique. L'ontologie n'est finalement que la science que se donnerait un entendement archétypique s'il pouvait fonctionner seul, et se débarrasser de l'apanage de la Raison, source des idées régulatrices, à cette réserve près toutefois que la logique transcendantale n'est justement pas formalisable. – Telle est donc aux yeux de Marc Peeters la raison cachée de la «discrepance à soi» de la Raison critique, étrangère à tout mathématisme. Nul métasystème ne pourrait être ontologiquement transcendant; et comme nous venons de l'expliquer la logique elle-même *n'est pas* le transcendantal. En faire une science des simulacres serait rompre avec ce *parménéidisme* foncier qui la caractérise.

Il faut rendre hommage à Marc Peeters d'avoir osé sortir des cadres pré-établis de la lecture de Kant: il a su reprendre des éléments des *Reflexions* pour les ré-interpréter (voir la Réflexion 4643) mais il n'a pas créé un autre jargon pour nous expliquer ce qui ressortit de cette *désindentification analytique du concept de raison*. Si pour Baumgarten cette architectonique, comme revendication systémique, appartient à l'ontologie, l'auteur nous indique clairement ici qu'elle n'en fournit jamais que l'apparence au sens Kantien du mot. Voilà pourquoi la lecture auto-référentielle de Kant, telle qu'elle nous est proposée, paraît dans un premier temps très ardue. Elle s'inscrit à mes yeux dans un projet plus général de ré-interprétation du fait que la *Critique* n'est pas une *critique logique* (je renvoie ici à Colin Mc Quillian, *Immanuel Kant: The Very Idea of a Critique of the Pure Reason*, Northwestern University Press, 2016). G.Tonelli a bien tenté de montrer que la Critique

dérive de l'*Ars Critica* qui était devenu dès 1745 une forme de discipline à part que Baumgarten aurait reprise des italiens (« Critique and Related terms prior to Kant: an historical Survey », *Kantstudien* 69, 1978). Mais s'il y a bien une logique transcendantale, celle-ci demeure spécifique et analytique; elle introduit certes à une « métaphysique de la métaphysique », selon le mot à Marcus Herz, Kant voulant simplement par là la ré-intégrer comme une science naturelle anti-dogmatique, analysant le pouvoir de connaître dans ses déterminations les plus fines. En ce sens, le livre de Marc Peeters ouvre une justification de cette idée qui n'est plus, chez lui, historiosophique ou seulement érudite. Il nous offre bien un spécimen de recherche réellement novateur comme en témoignent les tables qu'il propose (p.45 et p.51) que je trouve particulièrement éclairantes. Chaque paragraphe dans ce livre incite à un arrêt et force à la surprise.

Jean-Maurice Monnoyer
Aix Marseille Université